

pour le docteur, s'était réveillée en elle, lorsqu'il s'efforçait d'éloigner Marie-Jeanne qui se cramponnait au berceau de son fils.

Et maintenant qu'elle était appelée à calmer l'agitation d'esprit dans laquelle était plongée la comtesse, et sa terreur de savoir son ancienne amie en proie à la folie, elle ne savait quelles consolations lui offrir, quelles assurances lui donner sur l'état de Marie-Jeanne.

Dire que celle-ci n'était point folle, n'était-ce pas dire aussi que l'enfant reconnu par elle était réellement le sien ?

Or, la pensée de Charlotte n'admettait pas cette terrible supposition.

Ce n'étaient que de vaines présomptions et de banales espérances qu'elle pouvait offrir à Mme de Bussières.

C'est donc plongée dans l'anxiété la plus vive que la comtesse attendit le retour du docteur Appyani.

Le docteur, en donnant l'adresse au cocher, avait recommandé à celui-ci de marcher grand train.

La voiture avait, d'une allure rapide, parcouru la distance qui séparait l'hôtel d'Anglemont de la barrière de l'Etoile.

Une fois là, le fiacre devait prendre par la grande avenue conduisant au Bois de Boulogne.

Quand il s'était trouvé seul, à côté de cette femme dont il avait volé l'enfant, le misérable qui avait cru, un instant, que son étoile allait pâlir par le fait de cette créature que la fatalité plaçait, tout à coup, sur son passage, eut la pensée de supprimer ce nouvel obstacle comme il avait déjà supprimé tous les autres.

S'il n'eût écouté que la colère qui bouillonnait en lui, certes Marie-Jeanne ne se fût pas réveillée du sommeil factice qu'il lui avait imposé au moyen d'un puissant narcotique.

Appyani n'eût eu qu'à faire couler quelques gouttes de la drogue que contenait le flacon, dans la bouche de sa victime, pour que la mort arrivât foudroyante.

Et pendant cette première partie du trajet, Appyani s'était longuement consulté, afin de savoir s'il ne valait pas mieux en finir tout de suite avec cette femme qui, vivante, pourrait, par le fait de quelque nouveau hasard, reparaitre un jour devant lui comme une furie vengeresse.

Mais la prudence qui le guidait dans toutes ses combinaisons criminelles eut, cette fois encore, le dessus sur la coupable pensée qui s'agitait dans l'esprit du misérable.

Toutefois, s'il épargnait la vie de cette mère de l'enfant volé, il n'en était pas moins résolu à la séparer à tout jamais du monde.

Il allait l'enfermer vivante dans une tombe d'où elle ne sortirait plus !

Et comme si, à ce moment, quelque souvenir terrible eût reparu dans sa mémoire, il enveloppa d'un regard cynique ce corps qu'il avait su rendre inerte et un rictus de démon vint se dessiner sur ses traits.

On eut pu l'entendre alors murmurer :

—Et toi aussi... tu seras morte pour tout le monde !...

A partir de ce moment, Appyani attendit, avec une impatience fébrile, que la voiture fût arrivée au bout de ce long trajet, à travers le bois.

Penché à la portière il enjoignait, à chaque instant, au cocher de presser l'allure de ses bêtes.

On atteignit ainsi le pont du Suresnes.

De l'autre côté de la Seine, à mi-chemin de Suresnes à Saint-Cloud, on apercevait un bouquet de grands arbres de haute futaie, entourés d'une grille monumentale, et qu'on avait épargnés, en rasant le reste du bois, afin d'en faire un immense parc dépendant d'un château où le propriétaire avait, pendant toute sa vie, établi sa résidence d'été.

A sa mort les héritiers avaient vendu la magnifique propriété. Château et parc, en passant entre des mains étrangères, avaient changé de destination.

L'acquéreur était précisément ce spécialiste " distingué " dont le docteur Appyani parlait tout à l'heure à la comtesse de Bussières.

C'était là que le misérable conduisait Marie-Jeanne, avec l'idée bien arrêtée dans son esprit que la victime y serait enfermée comme dans une prison dont la porte ne devrait pas se rouvrir pour elle.

La voiture, après avoir longé la berge de la Seine, s'arrêta devant le portail de la grille.

Appyani descendit pour aller sonner d'une façon spéciale, en espaçant chacun des coups de cloche.

Puis, quand la dernière volée eut cessé de retentir, répercutée dans la profondeur du parc, le docteur sortit un sifflet d'argent de sa poche et en tira une note stridente, prolongée, qui, déchirant le silence de ces grands arbres centenaires, alla porter aux gens de l'établissement un mystérieux signal.

Quelques instants plus tard, la voiture s'ébranlait de nouveau, pour suivre une longue allée conduisant au château, devenu le bâtiment principal de l'établissement.

Sur l'ordre d'Appyani, deux hommes de service tirèrent Marie-

Jeanne de l'intérieur de la voiture et la portèrent dans une pièce que le docteur leur avait indiquée et où ils l'enfermèrent, après l'avoir déposée sur un divan.

Appyani était entré, sans se faire annoncer, dans le cabinet du directeur.

En le voyant apparaître, ce dernier se leva, quittant le secrétaire où il était occupé à écrire.

Et d'une voix brève, sèche, martelée :

—C'est encore vous ! dit-il d'un ton de froideur glaciale.

En prononçant ces paroles, les yeux du vieillard enveloppaient le nouveau venu d'un regard qu'il cherchait à rendre pénétrant.

C'était un homme d'environ soixante-dix ans, mais encore vert, de corpulence robuste et dont la physionomie dénotait un caractère énergique.

Toutefois cette énergie devait être singulièrement tempérée chez lui par une faiblesse excessive pour le docteur Appyani, car après la réception glaciale qu'il avait voulu faire à ce dernier, le directeur changea subitement de ton, pour ajouter :

—Je ne t'attendais pas aujourd'hui... Quel est le motif qui t'amène ?

—Mon père, répondit le médecin en souriant, je prends soin de vos intérêts, ... je vous amène une pensionnaire.

—A soigner ? s'informa le vieillard en regardant fixement son fils.

—A garder ! prononça le docteur Appyani d'une voix ferme.

Le vieillard releva d'abord vivement la tête, puis ses yeux ayant rencontré les yeux de son fils, il courba le front.

—C'est bien ! dit-il.

Le docteur Appyani remonta dans la voiture qui reprit la direction de Paris.

—Et maintenant, pensait le misérable, à moins que le diable ne s'en mêle, je crois, ma chère comtesse, que vous ne m'échapperez pas !

Mme de Bussières attendait, ainsi que nous l'avons dit retour du docteur avec la plus vive impatience.

Aussi se porta-t-elle avec précipitation au-devant de lui.

Et toute tremblante d'émotion elle s'informa de l'état de Marie-Jeanne.

—Bon espoir ! répondit Appyani en s'emparant de la main de la comtesse pour la porter à ses lèvres.

« Oui, bon espoir ! répéta-t-il ; je crois même pouvoir vous certifier qu'avant trois mois, votre protégée ne se souviendra plus de la pénible scène à laquelle elle nous a fait assister.

Et dans la pensée du misérable, ces paroles signifiaient : « Dans trois Marie-Jeanne sera réellement folle... ou morte !... »

## QUATRIÈME PARTIE

### CHAPITRE PREMIER. — LE VOYAGEUR ERRANT

Robert Maurel avait quitté la France, avec l'intention bien arrêtée de n'y revenir jamais.

Après avoir rempli un devoir de conscience, en mettant la comtesse de Bussières en garde—il le croyait du moins—contre les agissements possibles du docteur Appyani, l'exilé volontaire était bien résolu à errer de par le monde, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de mettre fin à une existence désormais sans espoir.

Riche, il se proposait d'employer sa fortune, aujourd'hui détournée de sa destination première, à faire le plus de bien possible, à soulager les misères intéressantes qu'il pourrait rencontrer sur son chemin, à réparer les injustices du sort envers les déshérités de la vie.

Et, tout d'abord, deux noms se présentaient à sa pensée, il avait oubliés. de deux êtres aimés que, dans son violent désespoir, il avait oubliés.

En effet, tout à l'affreuse aventure qui brisait sa vie, absorbé dans son immense chagrin, il était parti comme un fou, sans aller embrasser, une dernière fois, cette bonne vieille mère Catherine qu'il ne devait plus revoir ; sans adresser un remerciement à Marie-Jeanne, cette amie si dévouée, si affectueuse, dont il avait assombri le premier jour de mariage !

A ce moment où ce souvenir venait attrister son âme, il dut résister au désir de réparer, tout de suite, cette faute contre l'amitié et la reconnaissance en envoyant une somme d'argent à la vénérable femme qui avait pris soin de son enfance, ainsi qu'à l'amie qui avait toujours eu pour lui l'affection d'une sœur !